

ENTRETIEN AVEC GUY GUTMAN

A PROPOS DE O.S.L.O

Q : Qui êtes-vous, Guy Gutman ?

Guy Gutman : Je suis un directeur et un metteur en scène. Mon travail est axé sur la performance dans toutes ses formes et toutes ses possibilités. Ce qui implique un dialogue constant entre la passion et la politique, les conventions et l'activisme. Je suis né à Haïfa, une ville située au nord d'Israël. Mon travail est enraciné dans le paysage politique israélien, au cœur de l'urgence de l'actualité et des conflits, et se trouve en solidarité avec la communauté artistique et militante locale. En même temps, j'entrevois une importance entre les formes et les concepts artistiques purs, ce qui permet à l'art d'esquisser les contours d'une méditation, abstraite et dissidente où tout peut être réinventé.

Q : Quel a été le point de départ d'O.S.L.O. ?

G. G : O.S.L.O. a plusieurs points de départ. Depuis quelques années, et plus précisément depuis la mort de mon père, j'ai travaillé sur le concept de chronologie. C'est venu d'une préoccupation croissante que je ressentais à propos de l'Histoire, à savoir comment celle-ci peut s'effacer, peut-être négligée et devenir de plus en plus floue et ainsi devenir une arme de l'extrême droite. Au cœur du conflit israélo-palestinien, j'ai senti que les accords d'Oslo étaient un point de non-retour, au centre du récit d'Israël. C'est presque un mot aussi magique qu'envoûtant à prononcer : O.S.L.O. En Israël, dire Oslo se suffit. C'est un ADN propre à la gauche, pour la désillusion, pour l'échec total, pour la cupidité et la trahison. C'est aussi un vrai événement historique, un document juridique et bien sûr, une capitale bien réelle en Norvège. Il est si intéressant de constater que cet endroit glacé et enneigé a été l'hôte de la négociation d'un des conflits les plus insolubles au Moyen-Orient.

Cependant, aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai commencé O.S.L.O en faisant une émission pour enfants. Je voulais que la première étape, ma première action soit abstraite, non littéraire, profondément atmosphérique. La scénographie, le paysage, les conditions ont été créées dans cette perspective en collaboration avec l'artiste plasticienne Gabi Kricehli. La danse est l'autre point de départ important. Je sentais que la danse pourrait ouvrir un spectre (et un grand obstacle) pour traiter cette affaire géopolitique très spécifique. Et, en même temps, que nous pourrions peut-être permettre un retour essentiel à la danse, redécouvrir son lien au temps. N'ayant pas moi-même de formation chorégraphique, c'était aussi une façon de travailler avec un gros handicap, en s'appuyant sur une confiance totale les uns envers les autres et pas à pas, renforcer notre dialogue. Ici, j'ai travaillé en étroite collaboration avec la chorégraphe et partenaire Tami Leibovits, avec la générosité et le talent immense des danseurs.

Q : Comment avez-vous travaillé avec les interprètes ?

G. G : Nous travaillons de manière extrêmement intime et collaborative. Pendant des mois, nous étions plus un groupe de musiciens que d'interprètes. Il était très important pour moi de retrouver le sentiment de joie que la danse procure, sans jugement, mais de beauté, d'urgence, et d'engagement. Quelque part, c'est envisager la danse de manière naïve mais nous avons délibérément voulu être des outsiders du politique et du discours qui caractérise la danse contemporaine.

Q : Nous avons l'impression que le temps est suspendu durant la représentation : lenteur des mouvements et étirement des cris... Comment danser un récit historique et politique ?

G. G : Bien sûr, toute la performance est une manifestation de ces questions mêmes. C'est un mouvement qui façonne une problématique. Une question primordiale et un problème impossible que nous avons rencontré dès le début : qu'est-ce que l'Histoire? Quelle perspective ? Quelle voix ? Quel genre ? Ce qui conduit à un problème encore plus grand et très théâtral -

qui représentons-nous ? Ce sont ces types d'impasses castratrices et terribles du XXe siècle. Cependant, ils touchent le désir même de la performance : Pouvons-nous laisser, ici, maintenant, un espace pour l'histoire qui ne résoudra pas tous ces débats, mais permettra un environnement riche, méditatif et responsabilisant ? Un espace qui nous ramène à l'action.

Q : Pouvez-vous nous parler de votre expérience à l'École de théâtre visuel de Jérusalem, à la fois en tant qu'élève qu'en tant que directeur ?

G. G : En fait, j'ai fait mes études d'art en France. Ayant grandi à Haïfa dans les années 80, je ne connaissais aucun artiste et je ne connaissais rien de la scène artistique. Dans mon imaginaire, tous les artistes étudiaient en France. A cette époque, je ne savais même pas que l'École de Théâtre Visuel existait. L'École de Théâtre Visuel de Jérusalem est vraiment un endroit miraculeux. Une école d'art qui croit vraiment en l'art, qui fait confiance aux artistes, jeunes et vieux et qui souhaite toujours s'engager dans de nouvelles formes d'expérimentation. Diriger une telle école a été une véritable leçon pour donner vie à de nombreux désirs, repenser l'individualité et la mutualité. C'était aussi ce que je ressentais, un lieu de résistance à une époque très particulière de la réalité culturelle israélienne. Plus que tout, c'est devenu un lieu de solidarité et d'amitié. A partir de laquelle nous pouvons agir !

Propos recueillis par Pauline Lattaque, octobre 2018